

“ J’obligerais les garçons à mettre en ordre tout ce qui se dépose dans les cours, dans les greniers, sous les hangars ; je les habituerais à réunir les balayures, les cendres, les os, les savonnures, etc., et à les transporter sur le fumier pour l’augmenter.

“ Ils iraient avec leurs sœurs arroser le jardin, sarcler les légumes, cueillir les fruits. Ils seraient même chargés de la culture entière dès que leurs forces le permettraient, ainsi que des soins à donner aux bestiaux.

“ Je les conduirais dans les champs quand je m’y rendrais soit pour labourer, soit pour semer, soit pour faucher. S’ils ne pouvaient pas prendre part à mes travaux, je les forcerais de suivre attentivement mes opérations que je leur expliquerais.

“ Quand mes fils auraient atteint l’âge de quinze à seize ans, je solliciterais leur admission dans une école d’agriculture, où ils passeraient deux ou trois ans, et d’où ils sortiraient avec des forces physiques plus développées, et une instruction agricole assez étendue. Quand mes fils reviendraient chez moi, je me les associerais, ou si je ne pouvais pas leur acheter des terres, je leur faciliterais la location d’une ferme, ayant une étendue convenable. Enfin je tâcherais de les diriger dans le choix d’une épouse.

“ Dans cette tâche difficile, j’examinerais avant tout, dans les personnes auxquelles je voudrais les voir s’allier, les goûts simples, l’amour du travail, l’état de santé, la propreté et l’esprit d’ordre. Je les éloignerais avec soin des filles volages, toutes occupées de parures et de plaisirs ; je leur ferais comprendre que celles qui ne savent pas faire le bonheur de leurs pères et mères, ne feront jamais celui de leur époux.”

RECETTE.

Conservation des fleurs coupées.

Un grand nombre de personnes aiment à conserver des bouquets de fleurs naturelles. Plusieurs moyens de conservation ont été employés, mais ils remplissent rarement leur but. En définitive l’eau se corrompt et on est obligé de la renouveler au moins une fois tous les deux jours, et encore sans beaucoup retarder l’altération de fleurs qui commence bientôt après leur séparation de la plante.

Un procédé que nous conseillons et qui a réussi au-delà de toute attente, consiste à introduire une cuillerée, plus ou moins grande, de poudre de charbon dans l’eau que contient le vase destiné à recevoir les fleurs, et de les y placer de manière, bien entendu, que l’extrémité inférieure plonge dans le charbon.

LITTÉRATURE.

UNE NUIT DANS UNE SUCRERIE.

“ Jean Denis fut bientôt tiré de son état de torpeur par une épouvantable *sorcière de vent*. Ce n’était pas cette voix si grave, si majestueuse, qu’on aime tant à entendre au milieu des bois ; c’était des bourrasques effroyables dont la cabane était ébranlée, c’était des cris tumultueux, des sifflements aigus, d’immenses clameurs, puis des plaintes, des gémissements. Tantôt on eut dit des sourds mugissements d’une mer en furie, tantôt des bruits secs et saccadés comme les éclats de la foudre : parfois une raffale venait faire tourbillonner le feu, et alors la fumée montait en spirale, elle s’élevait en colonne, se tordait sous l’étreinte du vent, puis avant que de s’échapper,

“ elle rampait au sommet de la cabane, on eut dit les ondulations d’un reptile. Jean Denis ne put se défendre d’un vague sentiment de terreur ; une angoisse indissoluble le saisit bientôt, chaque objet qui l’entourait sembla prendre une transformation subite, l’un la forme d’un animal immonde, l’autre celle d’une main fantastique. Il essaya d’éveiller son frère en le secouant fortement, mais Paul ne bougea pas ; un sommeil de plomb pesait sur lui. Alors un frisson mortel, un sueur glacée parcoururent ses membres, il voulut appeler au secours, mais sa voix expira avant que d’arriver à ses lèvres. Au même instant, dans une bourrasque plus violente, plus terrible que les autres un ricanement affreux se fit entendre au-dessus de lui. Jean Denis leva la tête, mais ses cheveux se dressèrent d’épouvante ; dans un tourbillon de fumée, il avait aperçu là dans l’ouverture pratiquée au milieu du toit pour la laisser passer, il avait aperçu la figure formidable de son inconnu : mais cette fois ce n’était plus la colère qui la rendait hideuse et repoussante, c’était une joie diabolique, un rire qui ne pouvait venir que de Satan. Jean Denis voulut tenter un dernier effort pour réveiller son frère, il le secoua de toutes ses forces, l’appela d’une voix suppliante et désespérée ; mais en vain, Paul resta immobile, et un cri qui lui sembla être comme un cri de détresse, seul lui répondit du haut de la cabane. Il y eut un instant de silence ; l’apparition avait disparu ; mais bientôt un sourd grognement se fit entendre derrière lui. Denis jeta les yeux de ce côté ; à deux pas de lui, dans la porte, un monstre se tenait debout sur ses pattes de derrière. Ses yeux étaient comme deux tisons ardents, sa gueule ouverte d’une grandeur démesurée, laissait voir une double rangée de dents formidable. Il étendait vers lui ses pattes de devant armées de griffes énormes comme s’il eut voulu l’attirer. Dans un suprême et dernier transport de frayeur, Jean voulut saisir son fusil qui était à deux pieds de lui, mais il ne put pas imprimer le plus léger mouvement à son bras paralysé qui pendait le long de son corps ; il voulut fuir, mais ses pieds semblaient cloués au sol ; il voulut une dernière fois appeler, mais sa langue ne put articuler un seul mot. Bientôt il sentit sur son visage le souffle brûlant du monstre qui exprimait sa joie par de petits cris, il sentit ses épaules pressées comme dans un étou, et les griffes lui entrèrent dans les chairs. Il avait fermé les yeux, il les rouvrit mais ce fut pour les refermer aussitôt ; c’en était fait, le monstre allait lui broyer la tête dans ses puissantes mâchoires. Soudain un éclair illumina la cabane, une explosion suivie d’un affreux hurlement se fit entendre. Jean Denis éproua une violente secousse, il crut voir un gouffre à ses pieds et il se sentit tomber ; à bout de force, il avait perdu connaissance.

“ Cependant l’ouragan avait aussi passé chez moi, mais dès le début la grande voix de la tempête m’avait éveillé, quelque effort que je fisse pour me rendormir, je ne pus y réussir, c’était en vain que je me roulais sur ma couche ; je sentais là, et le brave homme se frappa la poitrine, “ comme un malaise, comme une masse qui m’étouffait ; j’avais le pressentiment que quelque malheur allait arriver.

“ Tout à coup dans un *acalmi*, je crus entendre une voix amie qui appelait au secours, je prêtai l’oreille ; mais rien, l’orage paraissait redoubler d’intensité. Pensant m’être trompé, j’essayai de nouveau à me rendormir ; mais dans un second *acalmi* un cri plus fort cette fois, plus déchirant que le premier, une de ces plaintes qui vont à l’âme, se fit entendre distinctement dans la direction de la cabane des deux frères. Cette fois je ne m’étais pas trompé ; je m’élançai vers l’endroit d’où partait la voix, et malgré le brouillard épais de neige, malgré les arbres que la tempête avait déracinés et jetés sur mon chemin, en deux minutes je fus à la cabane de mes amis. Avant que d’y entrer j’entendis bien distinctement une autre voix que